

Dédiviniser la nature, naturaliser l'homme

Mise en garde. — Gardons-nous de penser que le monde serait un être vivant. Vers où devrait-il prendre de l'extension ? De quoi devrait-il se nourrir ? Comment pourrait-il croître et se multiplier ? Nous savons à peu près ce qu'est l'organique : et ce que nous percevons d'infiniment dérivé, de tardif, de rare, de fortuit sur la croûte de la terre, nous irions jusqu'à l'interpréter en tant que l'essentiel, l'universel, l'éternel, comme le font ceux qui le nomment le tout un organisme ? Voilà qui me dégoûte. Gardons-nous de prime abord de croire que le tout serait une mécanique : il n'est certainement pas construit dans le sens d'un but, et nous lui faisons beaucoup trop d'honneur à lui donner le nom de « mécanique ». Gardons-nous de présupposer absolument en tout lieu imaginable quelque chose d'une forme aussi accomplie que les mouvements cycliques des astres voisins de nous ; rien qu'un regard vers la Voie lactée nous en fait douter, qui suggère des mouvements beaucoup plus grossiers et contradictoires, ainsi que des astres précipités dans une chute éternellement rectiligne et d'autres choses analogues. L'ordre astral dans lequel nous vivons est une exception : cet ordre et la durée qu'il détermine ont derechef rendu possible l'exception des exceptions : la formation de l'organique. En revanche le caractère de l'ensemble du monde est de toute éternité celui du chaos, en raison non pas de l'absence de nécessité, mais de l'absence d'ordre, d'articulation, de forme, de beauté, de sagesse et quels que soient nos humaines catégories esthétiques. Du point de vue de notre raison, les coups malheureux constituent de loin la règle, les exceptions n'obéissent point à un but secret, et la totalité de l'horlogerie répète éternellement son mode qui jamais se saurait mériter le nom de mélodie, — et pour finir, l'expression même de « coup malheureux » n'est qu'une humanisation qui implique un blâme. Or comment oserions-nous nous blâmer ou louer le tout ! Gardons-nous de lui reprocher un manque de cœur, ou de la déraison ou leurs contraires : il n'est ni parfait, ni beau, ni noble, et ne veut devenir rien de tel, il n'aspire nullement à imiter l'homme ! Il n'est du tout atteint par aucun de nos jugements esthétiques ou moraux ! Il n'a pas davantage d'instinct de conservation et absolument pas d'impulsions : il ne connaît point de loi. Gardons-nous de déclarer qu'il y a des lois dans la nature. Il n'y a que des nécessités : là nul ne commande, nul n'obéit, nul ne transgresse. Dès lors que vous savez qu'il n'y a point de but, vous savez aussi qu'il n'y a point de hasard. Car ce n'est qu'au regard d'un monde de but que le mot hasard a un sens. Gardons-nous de dire que la mort serait opposée à la vie. Le vivant n'est qu'un genre de ce qui est mort, et un genre fort rare. — Gardons-nous de penser que le monde crée éternellement du nouveau. Il n'est point de substance éternellement durable ; la matière est autant une erreur que le Dieu des Éléates. Quand donc en aurons-nous fini avec notre précaution et nos soins ? Quand toutes ces ombres de Dieu cesseront-elles de nous obscurcir ? Quand aurons-nous totalement dédivinisé la nature ? Quand nous sera-t-il permis de nous *naturaliser*, nous autres hommes, avec la nature pure, nouvellement découverte, nouvellement libérée ?

Friedrich Nietzsche, *Le Gai savoir*, § 109, tr. P. Klossowski, Paris, Gallimard, 1982, p. 137-138.

Questions

1. Quel est le thème de l'extrait ?
2. Quelle est l'idée principale de cet aphorisme de Nietzsche ? Sur quel postulat se fonde-t-elle
3. Montrer l'articulation de l'extrait. Repérer les différents moments du texte et donner un titre à chaque partie en faisant référence à la numérotation des lignes (ex. : Titre moment 1, l. x à l. y).
4. En quoi, selon Nietzsche, la nécessité se distingue-t-elle de l'ordre dans la nature ?
5. Que signifie « totalement dédiviniser la nature » et quelles en sont les implications philosophiques ?

1. Quel est le thème de l'extrait ?

Le thème central de cet extrait est la critique par Nietzsche des conceptions anthropomorphiques et finalistes de la nature et du monde. Il s'attaque à l'idée que l'univers puisse être pensé comme un organisme vivant, une mécanique ordonnée ou une création orientée vers un but, toutes visions qui, selon lui, ne sont que projections humaines héritées de conceptions religieuses ou métaphysiques. Nietzsche propose au contraire une vision désacralisée de la nature : le monde, loin d'être structuré par un ordre moral ou esthétique, est fondamentalement chaotique, sans intention ni finalité. L'« ordre astral » et la vie organique sont des exceptions rarissimes, non la règle. En rejetant l'existence de lois au sens prescriptif, il affirme qu'il n'y a que des nécessités dénuées de tout commandement ou finalité.

2. Quelle est l'idée principale de l'aphorisme de Nietzsche ?

L'idée principale de cet aphorisme est que le monde n'a ni but, ni ordre universel, ni valeur morale ou esthétique intrinsèque : il est fondamentalement chaos, nécessité sans finalité. Nietzsche y déconstruit les représentations traditionnelles qui assimilent l'univers à un organisme vivant, à une mécanique réglée ou à une œuvre belle et harmonieuse. Ces visions ne sont, selon lui, que des « ombres de Dieu », c'est-à-dire des héritages de la pensée religieuse ou métaphysique qui projettent sur la nature des catégories humaines. Il invite donc à « dédiviniser » la nature, à la penser telle qu'elle est réellement : indifférente à nos jugements, dépourvue d'intentions et de lois au sens prescriptif, soumise uniquement à la nécessité. Cette libération conceptuelle doit permettre aux hommes de se « naturaliser » pleinement, en acceptant un monde sans finalité transcendante et en renonçant aux illusions consolatrices de la métaphysique et de la religion.

3. Montrer l'articulation de l'extrait. Repérer les différents moments du texte et donner un titre à chaque partie en faisant référence à la numérotation des lignes (ex. : Titre moment 1, l. x à l. y).

L'extrait s'articule autour de la répétition de l'injonction « Gardons-nous », qui revient comme un refrain structurant. Cette répétition est une anaphore, figure de style qui renforce l'insistance et la force persuasive du propos. Ici, elle sert à détruire méthodiquement plusieurs visions anthropocentriques ou finalistes de l'univers, chaque occurrence introduisant un nouveau rejet.

On peut dégager trois moments principaux :

Rejet des assimilations anthropomorphiques de l'univers (l. 1 à 15). Nietzsche écarte l'idée que le monde puisse être un être vivant ou une mécanique harmonieuse orientée vers un but. Il critique l'illusion qui consiste à projeter sur l'ensemble du réel les rares régularités observées localement (ordre astral, vie organique).

Affirmation du caractère chaotique et indifférent du monde (l. 15 à 24). Le philosophe décrit l'univers comme dépourvu d'ordre, de beauté ou de sagesse ; il récuse la notion même de lois de la nature, ne retenant que la nécessité sans intention ni hiérarchie. Le hasard, dans cette perspective, n'a pas de sens.

Vers la « dédivinisation » de la nature (l. 25 à la fin). Nietzsche appelle à se libérer définitivement des « ombres de Dieu » pour penser et vivre dans une nature pure, démythifiée et affranchie des catégories métaphysiques. C'est l'aboutissement de la démarche critique annoncée par l'anaphore initiale.

4. En quoi, selon Nietzsche, la nécessité se distingue-t-elle de l'ordre dans la nature ?

Pour Nietzsche, la nécessité désigne le fait que tout ce qui arrive dans la nature s'impose et ne pourrait être autrement : rien n'est contingent au sens d'évitable. Cependant, cette nécessité n'implique aucun ordre au sens humain du terme. L'ordre suppose une structure organisée, une finalité, une articulation rationnelle ou esthétique — autant de projections anthropocentriques que Nietzsche rejette.

Dans l'aphorisme, il précise que « nul ne commande, nul n'obéit, nul ne transgresse » dans la nature : la nécessité est pure contrainte factuelle, sans hiérarchie ni but. L'absence d'ordre signifie qu'il n'existe pas de plan, de loi au sens moral ou téléologique, ni de beauté universelle inscrite dans le réel. Ainsi, le monde est nécessaire dans ses effets, mais chaotique dans son ensemble, sans que l'on puisse lui attribuer une organisation comparable à une mécanique ou à un organisme.

5. Que signifie « totalement dédiviniser la nature » et quelles en sont les implications philosophiques ?

« Totalement dédiviniser la nature » signifie, pour Nietzsche, se libérer de toute interprétation religieuse ou métaphysique qui attribuerait au monde un sens, un but ou une origine divine. Il ne s'agit pas seulement de refuser l'idée d'un Dieu créateur, mais aussi de se défaire des catégories héritées de la théologie — finalité, perfection, ordre moral — que l'on continue souvent à appliquer inconsciemment à la nature.

L'enjeu est avant tout humain : c'est l'homme qu'il faut transformer dans son rapport au monde. Tant que nous projetons nos valeurs et nos attentes sur l'univers, nous restons prisonniers d'une vision anthropocentrique héritée des religions.

Dédiviniser la nature, c'est donc changer notre regard : accepter un monde qui n'a pas été fait pour nous, qui n'obéit à aucun plan, et apprendre à y vivre sans attendre de lui un sens ou une justification. C'est une invitation à repenser notre place comme êtres naturels parmi d'autres, sans prétention à centralité ni privilège.